

SYLVESTRE, Guy et GREEN, H. Gordon, *Un siècle de littérature canadienne / A Century of Canadian Literature*. Montréal, Éditions HMH, Toronto, The Ryerson Press, 1967, 600 p.

Michelle Moquin

Volume 21, numéro 3, décembre 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302701ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302701ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Moquin, M. (1967). Compte rendu de [SYLVESTRE, Guy et GREEN, H. Gordon, *Un siècle de littérature canadienne / A Century of Canadian Literature*. Montréal, Éditions HMH, Toronto, The Ryerson Press, 1967, 600 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 21(3), 493–495. <https://doi.org/10.7202/302701ar>

SYLVESTRE, Guy et GREEN, H. Gordon, *Un siècle de littérature canadienne / A Century of Canadian Literature*. Montréal, Editions H M H, Toronto, The Ryerson Press, 1967, 600 p.

On ne l'eût pas écrit en exergue au revers de la page-titre et, sans crainte d'errer, nous eussions étiqueté "projet de la

Commission du Centenaire”, cette anthologie publiée conjointement par la Société des écrivains canadiens et par la Canadian Authors' Association. Jaquette aux couleurs de nos drapeaux — français, anglais, canadien —, titre double écrit dans les langues de Québec et de Toronto, symboles de la feuille d'érable aux onze triangles équilatéraux, présentent un livre unique dans nos annales littéraires canadiennes.

Et lorsque l'auteur signataire du volume a nom Guy Sylvestre, maître ès anthologie, la certitude d'un choix judicieux, personnel, heureux, de trois cents pages françaises, jaillit spontanément. Préface et introduction nous apprennent cependant le travail d'équipe qui a prévalu, — chaque membre voué à l'acceptation de textes non agréés, ou au rejet de textes préférés. Nous le regrettons pour chacun... et pour nous.

Aussi que le lecteur d'un certain âge ne cherche pas dans cette œuvre, les extraits analysés avec joie ou hargne aux heures collégiales. Il n'en retracera que quelques-uns, tel l'inoubliable *Vaisseau d'or* de Nelligan, impossible à radier tant il exprime l'homme, et il recréera sa propre anthologie. C'est ce que d'ailleurs, le directeur lucide et probe du groupe français eût fait — M. H. Gordon Green également —, s'il eût travaillé seul.

Atteint le but toutefois. Et c'est là le mérite essentiel de l'ouvrage. Il se voulait un bilan de nos deux littératures au déclin d'un premier siècle confédératif. Réalité canadienne depuis 1867, évolution accélérée depuis une décennie, dualité, aspirations et réalisations de ses deux principales cultures suintent à travers les lignes jusqu'à faire pressentir “la sorte d'hommes et de peuples que nous sommes en train de devenir”. Et l'on comprend, eu égard à ce critère, que le manuel s'ouvre sur “The Day Canada Become a Nation” par D. J. Goodspeed, qu'il se termine par un échange de lettres entre Solange Chaput-Rolland et Gwethalyn Graham. Songeuse, nous nous interrogeons sur les motifs qui ont exclu un Bourassa par exemple, et exhumé un Israël Tarte égaré dans la section anglo-saxonne. Histoire du Canada en abrégé saisie par le billet de la prose et de la poésie, par le truchement de l'histoire littéraire, partielle comme toute anthologie, mais vivante et pittoresque on ne peut plus!

A remarquer, l'équité parfaite entre les deux langues. Tout se répond, non comme un écho, car il ne s'agit pas ici de traduction, mais à la façon de parallèles scrupuleusement tracées: six cents pages divisées en deux parties bien égales, alternance pour chaque genre de l'anglais au français, méthodes de tra-

vail identiques nolisant les jugements d'écrivains contemporains "d'un océan à l'autre".

Comme elle se présente, cette anthologie bilingue risque d'être lue dans une de ses moitiés seulement. Nous en proposerions, pour notre part, une large diffusion dans les collèges, les High Schools, les Universités, à titre de morceaux choisis. Peut-être pour une plus grande compréhension entre jeunes anglophones et francophones, peut-être pour consolider l'unité nationale dont ils peuvent être un jour les bénéficiaires. Sous une réserve néanmoins: que les détails biographiques en épigraphe pour chaque écrivain, énumérés souventes fois en style télégraphique, soient repris en une phrase plus élégante, plus française, dépourvue de cette pléthore de "dont", de "et", de génitifs cascadants, véritables "tics" d'écriture. Par le fait même, on oblitérerait le lapsus calami "virulant" (p. 57) et le surprenant "à date" (p. 458).

MICHELLE MOQUIN